



PORTRAITS

■ **Casimir Rakotoniaina.** Premier violon dans Maraina, il est l'un des rares musiciens classiques malgaches à pouvoir vivre de son art. Avec Musikin, il donne plusieurs concerts de musique de chambre par an. Il est aussi enseignant. Il a appris le violon avec son père qui était le seul musicien malgache de l'orchestre philharmonique de Tananarive avant l'indépendance.



Holly

■ **Patrick Rakotoniaina.** A 29 ans, ce violoniste de l'orchestre philharmonique d'Analamanga est aussi responsable logistique dans un centre médical de la capitale malgache. Cet opéra représente « une aventure unique et inespérée ». « Nous avons joué avec de grands musiciens français. Il y a eu un échange. Ils nous ont montré le chemin ». Patrick Rakotoniaina est issu d'une famille de musicien.

avec plusieurs groupes malgaches, notamment de jazz. Il dit avoir été « bluffé » par le travail de Jean-Luc Trulès. « C'est un sacré personnage. Il sait être indulgent. Il est à l'écoute. Il ne vient pas imposer son savoir ». Bim n'était jamais allé à Fort-Dauphin. « Je découvre le fin fond de mon pays. Ce que j'ai toujours rêvé ».

■ **Holly Razafindrazaka.** Comme beaucoup de chanteurs ou chanteuses classiques malgaches, elle a appris son art dans la chorale de son église. En 2000, grâce à l'aide de Jean-Louis Tavan (CantaRéunion), elle a pu partir suivre des études musicales en France et vient récemment d'être diplômée chef de chœur de chant grégorien tout en travaillant comme bibliothécaire pour subvenir à ses besoins. A Fort-Dauphin, elle a joué le rôle de Ravelo. « Cet opéra me touche profondément. Je m'identifie à l'histoire et à la musique ». Son ambition : revenir dans son pays et y fonder des structures musicales pour les jeunes. « Je me sens plus utile à Madagascar qu'à Paris ».



Bim

■ **Bim.** A 55 ans, ce percussionniste est devenu célèbre dans la Grande Ile pour jouer

Vollard sur la terre des premiers Réunionnais

Après cinq représentations à la Réunion fin 2005 et en 2006, « Maraina », le premier opéra de l'océan Indien créé par le théâtre Vollard, vient d'être joué à Tananarive et à Fort-Dauphin avec une troupe d'artistes de la Réunion, de Madagascar et de métropole. Un pari qui s'imposait puisque cette œuvre raconte l'histoire des premiers Franco-Malgaches de 1663 partis s'installer à la Réunion en quittant le sud de la Grande Ile.

Opéra franco-malgache, retour aux sources sur les terres d'où tout est parti, métissage des musiques classiques et « sauvages », mélange d'artistes de tous bords et de quatre continents. « Maraina » est désormais tout cela à la fois. Et plus seulement le premier opéra de l'océan Indien.

Les deux auteurs de cette œuvre sans équivalent à la Réunion, Emmanuel Genvrin et Jean-Luc Trulès, ont réussi leur pari d'aller à jouer dans la Grande Ile : deux représentations au centre culturel français Albert-Camus de la capitale malgache vendredi 29 et samedi 30 et une autre, plus improbable, à Fort-Dauphin, la grande ville du Sud-Est malgache déshéritée et oubliée avant d'être brusquement réveillée par le pharaonique et inquiétant projet d'extraction d'ilménite du géant minier anglo-australien Rio Tinto.

Pourquoi choisir cette ville où aucun opéra n'avait jamais été joué et distante de la capitale de trois jours de taxi-brousse sur des pistes défoncées ? Maraina se

devait de rendre hommage à l'aventure des premiers habitants de la Réunion (deux Français dont Louis Payen ainsi que dix Malgaches, sept hommes et trois femmes, travailleurs libres) partis en 1663 de Fort-Dauphin, expliquent Emmanuel Genvrin et Jean-Luc Trulès. D'où ce pari osé de transporter la troupe et les décors jusque dans le Grand Sud malgache.

Des spectateurs incroyables et envoûtés

Autre symbole marquant, c'est dans l'enceinte du Camp Flacourt, lieu historique de la présence française devenu un musée militaire, qu'a eu lieu samedi dernier cette représentation inédite. Un spectacle en plein air rassemblant les notables de la ville, dont Jean de Heaulme, grand propriétaire terrien de la région et soutien de l'opération, mais aussi, c'est tant mieux, des

habitants de la ville, à la fois incroyables et envoûtés face à de l'art lyrique.

Le genre de plaisir trop rare mais précieux comme laissait deviner le visage de ce jeune homme captivé, accompagnant les musiciens de mouvements de mains. Etonné aussi de constater comment les lumières du scénographe Hervé Mazelin pouvaient transfigurer des bâtiments de l'armée.

Récit d'une histoire commune entre Madagascar, la France et la Réunion, Maraina se définit un peu plus encore comme un brassage de musiques qui ont appris à se connaître, à vivre ensemble. D'un côté des harmonies classiques et de l'autre des rythmes ternaires inspirés de chants traditionnels malgaches. Fusion scellée par la présence dans l'orchestre d'un accordéon et, à Tananarive d'une valiha, instrument à cordes malgache.

Quant à la distribution, les auteurs ont également voulu aboutir à une alchimie de talents et de compétences qui n'étaient pas forcément destinés à se croiser un jour. Chez les musiciens, deux violonistes de l'orchestre de Masy (Ghislaine Rouits et Catherine Ambach) ont donc accepté d'emprunter ces chemins de traverses pour venir jusqu'à Tana et Fort-Dauphin joués avec des musiciens réunionnais - Thierry Borne à l'accordéon, Ludovic Clain, percussions ou encore Luc Joly au saxophone - et des Malgaches.

« C'est une grande aventure, s'enthousiasme un des violonistes venus de Tananarive, Joachim Rakotoniaina. D'abord, parce que nous n'avons pas l'habitude de participer à ce genre de spectacle et de rencontrer de tels musiciens. Ensuite, parce que chez les artistes malgaches,

beaucoup ont découvert Fort-Dauphin et une partie de l'histoire de notre pays à travers cette œuvre ».

Même enchevêtrement de profils les plus variés et mêmes sentiments chez les interprètes. Les chanteurs lyriques et les choristes malgaches ont côtoyé sept solistes d'horizons bien plus lointains (Steeve Mai, baryton tahitien ; Auroro Ugolin, mezzo soprano d'origine guadeloupéenne ; Landy Andriamboavonjy, soprano franco-malgache ; Karim Bouzra, ténor franco-algérien ; Herrick Rajaonah, baryton malgache ; Arnaud Dormeuil, ténor réunionnais ; Josselin Michalon, baryton martiniquais).

« Un grand bond en avant pour notre histoire commune »

Quand la Réunion et Madagascar se tournent le dos, quand l'une rejette l'autre, Maraina réussit donc à rapprocher deux territoires inéluctablement unis par les liens du sang, à revisiter ce passé enfoui et refoulé, à raviver ce destin commun interdit par des barrières économiques. Croisé à Antsirabé, sur la route menant à Fort-Dauphin, Bekoto, l'un des membres de Mahaleo, un des groupes emblématiques de la musique malgache, n'a pas tort lorsqu'il lâche, fasciné par ce bus rempli d'artistes s'apprêtant à traverser le Sud malgache pour donner un opéra : « Maraina, c'est un pas en arrière dans l'histoire mais c'est un grand bond en avant pour notre histoire commune ».

De notre envoyé spécial à Fort-Dauphin, Jérôme TALPIN

JOUÉ A TANANARIVE ET A FORT-DAUPHIN



Pour jouer à Maraina à Fort-Dauphin, la troupe de Vollard a traversé le Grand Sud malgache.

« Les gens ont été très touchés »

« Venir à Fort-Dauphin pour donner une représentation de Maraina était inévitable. Aujourd'hui la boucle est bouclée »

– E. Genvrin : Pas inévitable mais plutôt extraordinaire car Fort-Dauphin n'est pas un lieu d'opéra. Beaucoup d'habitants n'en avaient jamais vu de leur vie. C'était un pari un peu fou. Terminer la boucle malgache ici a été pleinement réussi. Maintenant, nous allons travailler au troisième étage de la fusée : des représentations à Vitry-sur-Seine et une tournée en région parisienne fin 2008.

– J.L. Trulès : Venir à Fort-Dauphin a été un vrai choix. Nous y tenions vraiment. Nous avons bien fait. Il a eu des réactions très spontanées de gens qui découvraient l'opéra. J'entendais les commentaires dans mon dos. Les gens ont été très touchés. Parce qu'ils reconnaissaient leur langue et parce qu'ils voyaient en direct un type de spectacle qu'ils avaient peut-être aperçu à la télé. L'émotion a été partagée. Pour moi, c'est aussi un retour aux sources ou à l'expédition. Et puis, certaines personnes nous ont reconnus car nous étions venus ici lors de l'écriture de cet opéra. Elles étaient heureuses de nous revoir.

– Comment avez-vous jugé les trois représentations à Madagascar par rapport à celles de la Réunion ?

– E. Genvrin : J'ai apprécié nos grandes avancées musicales. C'était la première fois que les chanteurs adhèrent pleinement. Qu'ils commencent à jouer, à en rajouter, à en remettre. A Fort-Dauphin, l'aspect théâtre a primé sur la musique. Nous avons eu de l'opéra pur car nous avions un public absolument vierge et qui n'avaient pas d'idées préconçues. Par rapport aux représentations d'Antananarivo, nous avons retrouvé un côté vollardien, avec un contact direct avec le public. Une plus grande convivialité. C'était plus roots car en plein air. A Tana, nous avons eu une représenta-

tion musicalement exceptionnelle. Il faut s'adapter à son public.

– J.L. Trulès : Nous avons vécu une grande expérience musicale. Il y avait des artistes de trois horizons différents : des musiciens classiques de métropole, ceux de Madagascar et ceux de la Réunion. Tout le monde a adhéré au projet pour aller dans le même sens, au service de la même musique et du même spectacle. Tout le monde était à l'écoute. Il y a eu une osmose. C'est le côté magique de la tournée. Tout le monde vit ensemble. On fait corps. On s'est aperçu aussi que beaucoup d'artistes malgaches découvriraient une partie de leur histoire, en l'occurrence le peuplement de la Réunion parti de Fort-Dauphin ?

– E. Genvrin : Au théâtre Vollard, nous ne parlons pas uniquement d'œuvres formelles, nous sommes impliqués dans notre siècle, notre histoire. Nous nous attachons toujours à raconter des histoires qui n'ont pas été encore racontées, à soulever des choses cachées dessous les tapis qui méritent d'être mieux connus. Ces cinquante ans d'histoire du début de la Réunion ne sont pas connus comme ils devraient l'être. C'était un temps où l'on n'avait pas franchement choisi l'esclavage ou la colonisation telle qu'elle va se présenter. C'était donc un temps de découverte, de choc de civilisations, comme l'on dit maintenant. En tant qu'artistes, nous nous devons de prendre ces moments importants et d'en faire des œuvres d'art. J'aime bien que l'on se sente instruit lorsqu'on va voir une pièce de théâtre ou un opéra. Que l'on en ressorte meilleur. Je ne veux pas qu'il n'y ait que du divertissement. Pour moi, l'art est révolutionnaire, rebelle ou il n'est pas. Il doit s'intéresser autant à la forme qu'au fond. J'aime l'art quand il est au service d'une cause. La principale reste l'émancipation humaine.

– J.L. Trulès : La vision com-

« Venir à Fort-Dauphin pour donner une représentation de Maraina était inévitable. Aujourd'hui la boucle est bouclée »

– E. Genvrin : Pas inévitable mais plutôt extraordinaire car Fort-Dauphin n'est pas un lieu d'opéra. Beaucoup d'habitants n'en avaient jamais vu de leur vie. C'était un pari un peu fou. Terminer la boucle malgache ici a été pleinement réussi. Maintenant, nous allons travailler au troisième étage de la fusée : des représentations à Vitry-sur-Seine et une tournée en région parisienne fin 2008.

– J.L. Trulès : Venir à Fort-Dauphin a été un vrai choix. Nous y tenions vraiment. Nous avons bien fait. Il a eu des réactions très spontanées de gens qui découvraient l'opéra. J'entendais les commentaires dans mon dos. Les gens ont été très touchés. Parce qu'ils reconnaissaient leur langue et parce qu'ils voyaient en direct un type de spectacle qu'ils avaient peut-être aperçu à la télé. L'émotion a été partagée. Pour moi, c'est aussi un retour aux sources ou à l'expédition. Et puis, certaines personnes nous ont reconnus car nous étions venus ici lors de l'écriture de cet opéra. Elles étaient heureuses de nous revoir.

– Comment avez-vous jugé les trois représentations à Madagascar par rapport à celles de la Réunion ?

– E. Genvrin : J'ai apprécié nos grandes avancées musicales. C'était la première fois que les chanteurs adhèrent pleinement. Qu'ils commencent à jouer, à en rajouter, à en remettre. A Fort-Dauphin, l'aspect théâtre a primé sur la musique. Nous avons eu de l'opéra pur car nous avions un public absolument vierge et qui n'avaient pas d'idées préconçues. Par rapport aux représentations d'Antananarivo, nous avons retrouvé un côté vollardien, avec un contact direct avec le public. Une plus grande convivialité. C'était plus roots car en plein air. A Tana, nous avons eu une représenta-

tion musicalement exceptionnelle. Il faut s'adapter à son public.

– J.L. Trulès : Nous avons vécu une grande expérience musicale. Il y avait des artistes de trois horizons différents : des musiciens classiques de métropole, ceux de Madagascar et ceux de la Réunion. Tout le monde a adhéré au projet pour aller dans le même sens, au service de la même musique et du même spectacle. Tout le monde était à l'écoute. Il y a eu une osmose. C'est le côté magique de la tournée. Tout le monde vit ensemble. On fait corps. On s'est aperçu aussi que beaucoup d'artistes malgaches découvriraient une partie de leur histoire, en l'occurrence le peuplement de la Réunion parti de Fort-Dauphin ?

– E. Genvrin : Au théâtre Vollard, nous ne parlons pas uniquement d'œuvres formelles, nous sommes impliqués dans notre siècle, notre histoire. Nous nous attachons toujours à raconter des histoires qui n'ont pas été encore racontées, à soulever des choses cachées dessous les tapis qui méritent d'être mieux connus. Ces cinquante ans d'histoire du début de la Réunion ne sont pas connus comme ils devraient l'être. C'était un temps où l'on n'avait pas franchement choisi l'esclavage ou la colonisation telle qu'elle va se présenter. C'était donc un temps de découverte, de choc de civilisations, comme l'on dit maintenant. En tant qu'artistes, nous nous devons de prendre ces moments importants et d'en faire des œuvres d'art. J'aime bien que l'on se sente instruit lorsqu'on va voir une pièce de théâtre ou un opéra. Que l'on en ressorte meilleur. Je ne veux pas qu'il n'y ait que du divertissement. Pour moi, l'art est révolutionnaire, rebelle ou il n'est pas. Il doit s'intéresser autant à la forme qu'au fond. J'aime l'art quand il est au service d'une cause. La principale reste l'émancipation humaine.

– J.L. Trulès : La vision com-

GROS PLAN
UN COMPTOIR DES INDES
Les premiers Européens à coloniser Fort-Dauphin sont les Portugais, arrivés en 1504 avant d'être chassés par les Antanossis. Les Français ont débarqué en 1638 à Sainte-Luce (50 km au nord de Fort-Dauphin) où ils ont construit leur premier établissement. En 1642, la compagnie de l'Orient (future Compagnie des Indes orientales) envoya deux bateaux dirigés par Jacques Pronis qui préféra s'installer sur la presqu'île qui donnera naissance à Fort-Dauphin baptisée ainsi en l'honneur du fils du roi Louis XIV. Ce gouverneur sera remplacé par Etienne Flacourt en 1648, un intellectuel de haut rang. La colonie française restera sur place jusqu'en 1674, date à laquelle elle sera abandonnée après les assauts des guerriers malgaches.

Un zébu sacrifié pour Vollard



Dans la matinée du 7 juillet, précédant la représentation, un zébu a été sacrifié par le chef coutumier de l'Anosy afin de sceller les liens entre les habitants de la ville et les visi-

teurs français. Un sacrifice qui, on a pu le constater, a provoqué un changement de météo dans la journée permettant ainsi de jouer Maraina en plein air.

c'est la Californie du coin. Nous avons donc le devoir de travailler avec Madagascar et d'aider économiquement ces artistes. Nous le faisons sciemment. Nous devons l'argent de la Réunion à Madagascar en toute connaissance de cause.

– J.L. Trulès : Cette coopération doit vraiment continuer. Il y a des compétences à la Réunion et à Madagascar. Nous devons les développer ensemble.

– E. Genvrin : Le monde de la musique classique est conservateur et prétentieux. On a peur de prendre des risques. Ici, nous avons démontré que le mélange d'artistes de haut niveau et d'artistes en développement pouvait aboutir à un résultat. La vraie coopération est d'arriver à un niveau de qualité intéressant avec les moyens du bord et sans préjugés. Ici, nous étions libres de tous les préjugés que l'on trouve dans le monde de la musique classique.

– J.L. Trulès : C'est aussi pour cette raison que ça a marché mieux qu'à la Réunion. Il y avait des gens très professionnels qui avaient envie de venir, de participer à l'aventure. C'était un partage.

– D'où il se trouve, qu'à dû penser Etienne Flacourt de votre opéra ?

– E. Genvrin : Il est très content. Je le sais depuis longtemps. Dian Ramach, grand prince de l'Anosy, et Saint-Vincent de Paul nous l'licitent aussi. Lorsqu'on lit le livre IX des Lazaristes, on est surpris par le haut niveau intellectuel des personnages qui se sont croisés ici.

– J.L. Trulès : Le ciel a parlé en leurs noms. Il y a eu de la pluie les jours précédant la représentation et le beau temps est apparu au bon moment.

– E. Genvrin : Il faut aussi dire qu'un soir, à la Réunion, en passant devant la grotte des Premiers Français, le moteur de ma voiture s'est arrêté. Je pense que les descendants des Antanossis voulaient me dire quelque chose.

– E. Genvrin : A la Réunion,

Un périple malgache de 1 500 km

Trois jours de bus, environ 1 500 kilomètres de route dont plus de la moitié sur une piste défoncée et poussiéreuse. Pour donner une représentation à Fort-Dauphin, la troupe de Maraina a traversé toute la moitié sud-est de Madagascar dans des conditions bien éloignées du déplacement en autocar Pullman. Un voyage exceptionnel, parfois à 10km/h, au milieu de paysages à couper le souffle. Une sorte de road movie culturel sur la RN7 et la RN15 sillonnant les Hautes Terres et ses cameliaux de couleurs ocre ou vertes. Puis, dans la brousse du Grand Sud, sa latérite qui imprègne les vêtements et gratte la gorge, semble donner un caractère à la province inconnue. « Il y a aussi ce côté performance que d'aller jouer un opéra à Fort-Dauphin, un lieu qui n'est pas habitué à ce type de spectacle. C'est tout le côté opéra brousse ».

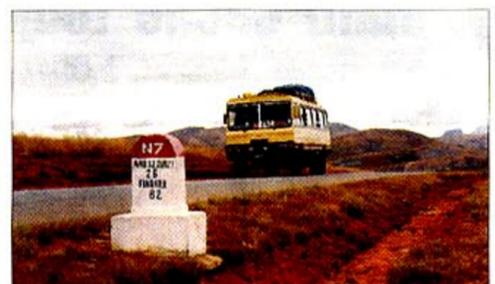
Autre angle du film, le voyage des interprètes et musiciens malgaches de la capitale dans une province inconnue. « Il y a aussi ce côté performance que d'aller jouer un opéra à Fort-Dauphin, un lieu qui n'est pas habitué à ce type de spectacle. C'est tout le côté opéra brousse ».

Une croisière sur une route

sinieuse se faulant aux pieds des montagnes de granit arrondies et usées et ses longues pistes droites écrasées par un ciel bleu alourdi jusqu'à l'infini de nuages cotonneux. Un défilé continu de rizières, d'herbes ondoyantes à la teinte fauve des fins d'après-midi, de terres arides et désertiques. Une traversée ponctuée aussi de festins dans les gargotes à base de beignet de riz ou de pain perdu.

« M. Armand », guerrier de la piste

Au volant du bus, M.Armand, flanqué de ses trois assistants Ruphin, Kely et Toky, semble pouvoir nous conduire bien plus loin encore qu'à Fort-Dauphin. Avec son bonnet à pompon, son éternel sourire et son assurance, M. Armand est de la trempe de ses guerriers de la route d'un autre temps ; ceux rencontrés dans des films comme « 100 000 dollars au soleil » ou « Le salaire de la peur ». Parce qu'il a tant sillonné cette piste du sud, M. Armand est un personnage écouté. Il connaît tant d'histoires et de légendes. Sait trouver des scorpions. Raconteur aux habitants de la capitale qui l'écoutent bouche bée, des histoires de serpents ou,



M. Armand, un guerrier de la piste au volant de bus-brousse.

pièces détachées à gauche et à droite. Il a baptisé Niriko du nom de son fils.

Malgré lui, ce Niriko est devenu un personnage à part entière de la tournée de Vollard. Tous les jours, en dépit des secousses, de ses sièges inconfortables, du manque de sommeil, d'une ambiance d'allégresse. Même au bout de trois jours de voyage, Bim, percussionniste de Tananarive assure qu'il n'en « revient pas » de faire partie d'un tel voyage. « C'est une grande aventure culturelle, artistique, musicale mais avant tout humaine ».

J.T.